

Entretien avec Henri Storck

Lily Baron

Volume 16, numéro 2, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

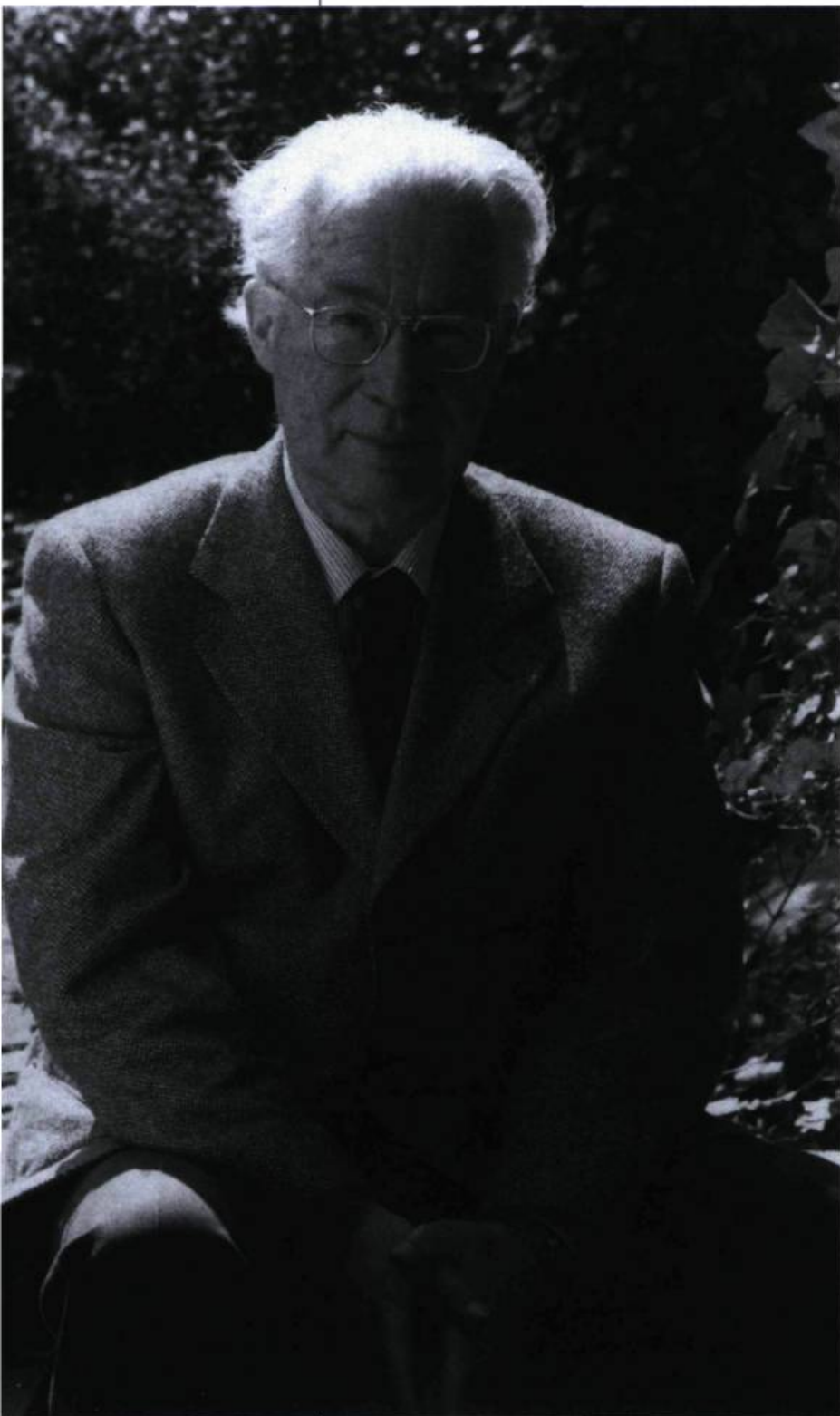
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Baron, L. (1997). Entretien avec Henri Storck. *Ciné-Bulles*, 16(2), 22–25.



Henri Storck (Photo: Paul Van Hooff)

«Je ne suis pas très tenace.»

Henri Storck

par Lily Baron

Henri Storck, né en 1907, est l'un des premiers, sans doute le plus respecté et le plus aimé des cinéastes belges. On le trouve à l'origine en Belgique du mouvement des ciné-clubs, du documentaire social, du film sur l'art, mais il a aussi tourné des films de commande (auxquels il a souvent su donner un tour personnel) et, à l'opposé, des essais très libres d'allure improvisée, et un long métrage de fiction, **le Banquet des fraudeurs**.

Pensant le rencontrer à Bruxelles, c'est à mon retour à Paris, où le musée du Jeu de Paume s'apprêtait à lui rendre hommage, que je l'ai joint. L'entretien a eu lieu dans sa chambre d'hôtel près de la Gare du nord. Vieux monsieur charmant et coquet, qui se tient très droit, Storck se prête volontiers à l'entrevue, qu'il transforme progressivement en récit: il a plaisir à raconter et à se souvenir.

Ciné-Bulles: Quand avez-vous commencé à faire des films et quel était le paysage cinématographique en Belgique lorsque vous avez débuté?

Henri Storck: C'est Alfred Machin qui est à l'origine du cinéma en Belgique. Il avait été envoyé par les frères Pathé pour créer un studio. Ils en possédaient dans toute l'Europe. Alfred Machin avait fait plusieurs reportages en Afrique. Il a réalisé plus de 120 films et tourné ce qu'on peut considérer comme l'un des films fondateurs du cinéma belge, **Maudite soit la guerre** (1914); il dénonçait déjà la guerre qui allait éclater. Plus tard, et ce, jusqu'en 1925, j'ai travaillé dans un autre studio auprès de cinéastes français comme Jacques de Baroncelli, Julien Duvivier et René Clair, venu à titre d'assistant de Duvivier. Par la suite, deux metteurs en scène locaux, dont un certain Chouquens, ont tourné des films en patois bruxellois, puis un autre film en patois anversois. Ce sont des films populaires qui ont eu un immense succès et qui étaient parfois de très bonne

qualité; d'ailleurs on les projette encore, parce qu'ils sont extrêmement savoureux. Quelques cinéastes réalisaient des documentaires comme un certain Geneval, qui tournait au Congo belge des documentaires extraordinaires. En 1928, j'ai fondé un ciné-club dans ma ville natale, Ostende, après avoir vu à Bruxelles le film de Robert Flaherty, **Moana** (1923-1926). Un véritable coup de foudre!

Ciné-Bulles: Comment êtes-vous venu au cinéma et pourquoi le documentaire?

Henri Storck: Mon père aimait beaucoup le cinéma. Il travaillait comme bottier à Paris. Il aimait tout ce qui était nouveau. Je suis né en 1907 et mes premiers souvenirs remontent à 1912. Mes parents m'ont amené au cinéma avant la Première Guerre mondiale; ce fut une grande émotion. Un jour, lors d'une séance dans un café, j'ai hurlé parce qu'un char avec ses chevaux semblait foncer sur les spectateurs. J'ai eu terriblement peur! Plus tard, en revoyant **Quo Vadis**, j'ai compris d'où venait ma frayeur: ce sont les chevaux, en voyant le caméraman qui tournait à la manivelle, qui ont pris peur. La frousse des chevaux m'avait été transmise.

Comme je voulais faire du cinéma, je me suis installé à Paris. Léon Moussinac m'a donné ce conseil: «Il y a des milliers de gens comme vous à Paris qui tentent de faire du cinéma. Ne perdez pas votre temps ici. Je vais vous mettre en rapport avec Boris Kaufman, le frère de Dziga Vertov, pour vous montrer le maniement d'une caméra.» De retour en Belgique, j'ai fait des études auprès d'un photographe qui faisait aussi des films. En novembre 1930, un an après, le 2^e congrès du cinéma indépendant s'est tenu à Bruxelles. Tous les jeunes cinéastes s'y trouvaient. J'ai également rencontré Jean George Auriol, le fondateur de la **Revue cinéma**, aujourd'hui **les Cahiers du cinéma**, et aussi Joris Ivens, une rencontre déterminante. À cette époque, Germaine Dulac venait d'être nommée directrice des studios Gaumont; elle avait ses bureaux au Gaumont Palace alors que les studios venaient de fusionner avec France Film Aubert. Elle a eu l'idée de faire travailler de nouveaux metteurs en scène comme Jean Grémillon, qui n'avait pas beaucoup de succès à ce moment-là. Elle voulait aussi engager des assistants; elle a vu le film de Jean Vigo, **À propos de Nice**, et elle nous a engagés tous les deux. À Vigo, elle a tout de suite proposé de faire le film de Jean Taxis, **la Natation**, un très joli film, et elle m'a nommé assistant de Grémillon, qui allait tourner son premier film. Dans **Zéro de conduite** de Jean Vigo, j'ai joué un tout petit rôle.

Ciné-Bulles: Vous avez côtoyé beaucoup de peintres et vous avez fait un certain nombre de films sur des peintres.

Henri Storck: Trois peintres, célèbres aujourd'hui, vivaient à Ostende: James Ensor, Constant Permeke et Spilliaert. Ma mère avait demandé à Permeke de s'occuper un peu de mon éducation; un médecin, ami de Permeke, un homme tout à fait étonnant et original, s'est également occupé de moi. Nous sommes partis à Amsterdam visiter le cabinet des Estampes du musée d'Amsterdam, voir les célèbres gravures de Rembrandt. Puis, j'ai passé trois ans à Paris où j'ai découvert les films de Harry Langdon dans une maison de distribution qui ne les avaient jamais montrés; je me suis chargé de les faire connaître. À cette époque, je fréquentais les surréalistes comme André Breton et Louis Aragon. Ce fut également ma découverte de la politique.

Ciné-Bulles: Que s'est-il passé pour vous et pour d'autres cinéastes au moment de la Deuxième Guerre mondiale?

Henri Storck: Pendant l'occupation, les Allemands ont commencé par interdire les films de fiction; il fallait leur soumettre les sujets. Pour le ravitaillement, on avait créé une corporation agricole, et des amis qui y travaillaient s'étaient rappelé qu'en 1936 il y avait eu un grand projet sur la vie des paysans. Comme je connaissais bien la vie des pêcheurs et des mineurs mais pas du tout celle des paysans, ça m'a passionné. J'étais à la campagne, je ne voyais pas les Allemands et nous avions une toute petite équipe. En fait, nous n'étions que trois, il n'y avait pas d'essence et on ne pouvait pas se déplacer. Il s'agissait d'une fresque en cinq parties, **Symphonie paysanne**, rythmée par les rites et les saisons.

Ciné-Bulles: Vous avez été le fondateur du Centre bruxellois de l'Audiovisuel?

Henri Storck: J'en suis un des fondateurs. C'est une association sans but lucratif qui reçoit des subsides de l'État, très peu, mais qui sert surtout à démarrer des projets. Elle se réunit tous les mois pour prendre des décisions immédiates: on peut tout de suite donner de l'argent. Cela a permis la réalisation de dizaines de films intéressants. Il faut dire que les jeunes cinéastes étaient un peu perdus parce que l'État avait pris la décision de privilégier la fiction.

Ciné-Bulles: Lorsque vous avez commencé, la télévision n'était pas un partenaire financier d'importance

Filmographie de
Henri Storck:

- 1930: *Pour vos beaux yeux*
- 1930: *Images d'Ostende*
- 1931: *Une idylle à la plage*
- 1932: *Une histoire du soldat inconnu*
- 1933: *Borinage* (coréal. avec Joris Ivens)
- 1935: *l'Île de Pâques*
- 1936: *Regards sur la Belgique ancienne*
- 1937: *les Maisons de la misère*
- 1944: *Symphonie paysanne*
- 1946: *le Monde de Paul Delvaux*
- 1948: *Rubens* (coréal. avec Paul Haesaerts)
- 1949: *Au carrefour de la vie*
- 1951: *le Banquet des fraudeurs*
- 1952: *la Fenêtre ouverte*
- 1953: *Hermann Teirlinck*
- 1955: *le Trésor d'Ostende*
- 1956: *Décembre, mois des enfants*
- 1957: *Couleur de feu*
- 1958: *les Seigneurs de la forêt*
- 1960: *les Gestes du silence*
- 1961: *les Dieux du feu*
- 1962: *le Bonheur d'être aimée*
- 1964: *Matières nouvelles*
- 1971: *Paul Delvaux ou les femmes défendues*
- 1973: *Fêtes de Belgique*
- 1980: *Ciné-Maffia*
- 1985: *Permeke* (coréal. avec Patrick Conrad)

Le documentaire en Belgique



Borinage (1933) de Henri Storck et Joris Ivens

comme elle l'est maintenant. Est-ce que c'est plus facile aujourd'hui, pour ce qui est du financement et de la distribution?

Henri Storck: Pendant très longtemps, une aide était accordée au court métrage. Malheureusement, on voit de moins en moins de documentaires dans les salles. Le seul moyen d'être en contact avec le public demeure la télévision. Mais la télévision a été créée par des journalistes, c'est la suite de la radio, elle n'a jamais rien compris au cinéma. Si un film rentre dans une case qui peut intéresser la télé, il sera distribué. Ceci va tout à fait à l'encontre de la création et, vis-à-vis du public, c'est absurde. La télévision est efficace lorsqu'il s'agit de transmettre de l'information immédiate.

La télévision belge a été créée en 1953. Le gouvernement a décidé que le poste de directeur serait tenu par un homme de gauche et le parti socialiste m'avait demandé d'être candidat. Lorsque je leur ai expliqué ma conception de la télé, ils m'ont pris pour un fou. Je leur ai dit ceci: «La presse est aux mains de grands groupes financiers, la radio est aux mains de

l'État. Vous avez un nouveau moyen d'expression: pourquoi ne pas en faire cadeau au peuple, qu'il s'exprime pour une fois!» Même les socialistes ne comprenaient pas ça... «Il faut organiser des débats, avec des gens de toutes opinions.» C'est ce qu'on fait maintenant... Je n'ai donc pas été le premier directeur de la télévision et tant mieux: j'aurais beaucoup souffert. Pourtant, au début, la télévision en Belgique était plutôt sympathique, surtout du côté flamand.

Ciné-Bulles: *Pourriez-vous nous parler du tournage de Borinage avec Joris Ivens?*

Henri Storck: Dans une brochure, on racontait l'histoire de la grève des ouvriers de la région de Borinage en 1932. J'ai étudié l'affaire, j'ai visité la région et je me suis dit: «Bon Dieu, c'est un sujet tellement sérieux, difficile et politique. Je n'ai pas l'expérience suffisante, je ne me sens pas à la hauteur.» Joris Ivens, qui ne se plaisait pas beaucoup en URSS, où il venait de tourner *Komsomol/le Chant des héros*, m'a dit: «Qu'est-ce que j'ai souffert avec les syndicats et les contraintes de la censure! Si je pouvais tourner dans un pays où tout est libre...» Comme en Belgique

Entretien avec Henri Storck

il n'y avait pas de censure, il est venu me rejoindre et on a tourné **Borinage**. Cette collaboration fut absolument merveilleuse: il avait la même caméra que moi, la Kimano, et nous étions à la disposition des ouvriers. En fait, eux faisaient le film; ils nous disaient ce qu'il fallait montrer.

Ciné-Bulles: *Est-ce que les bagarres et la scission entre Wallons et Flamands influencent le cinéma belge? Est-ce que ça existait à l'époque?*

Henri Storck: Cette idée que les cinéastes wallons et flamands sont des frères, c'est de la blague tout ça! Dans le milieu du cinéma, ça n'a jamais joué. Les Flamands font d'excellents films maintenant, surtout des documentaires, et ils réalisent aussi de bons films de fiction.

Ciné-Bulles: *Est-ce qu'on peut dire qu'il y a une tradition du documentaire social dans le cinéma belge et qu'elle se poursuit aujourd'hui?*

Henri Storck: Oui, on peut parler d'une tradition. J'ai invité Chris Marker et Joris Ivens dans une école de cinéma où j'enseignais, pourtant c'était une école catholique! C'était la seule école où l'on pouvait faire des films politiques. Il s'agissait de l'école de l'uni-

versité de Louvain. Ce n'était pas la même chose à l'INSAS puisque tout était orienté selon les principes d'André Delvaux.

Ciné-Bulles: *Avez-vous établi des contacts avec des cinéastes québécois?*

Henri Storck: Un de mes projets était un grand film sur l'autogestion, un projet auquel j'avais travaillé avec Lucien Goldman. Nous avons étudié le sujet à fond, visité des usines, etc. Michel Brault était très intéressé à y participer, mais rien n'a fonctionné. En revenant en Belgique, le secrétaire général des syndicats m'a dit: «Je t'en prie, nous avons tout obtenu du patronat, toutes nos revendications ont été satisfaites, ne commence pas avec cette histoire-là, tu vas tout foutre par terre, et je prends ma retraite dans deux ans...» Après, il est devenu ministre du Travail... C'est ça la vie de cinéaste!

Mes archives sont placées à la fondation Storck; une fille s'est donnée la peine d'examiner tous les films que je n'ai pas réalisés. Elle a trouvé près de 90 projets de fiction. Et c'est sans compter les 300 projets de documentaires poussés souvent très loin, jamais réalisés. Il faut dire que je ne suis pas très tenace: quand je sens que ça ne marche pas, j'abandonne! ■



Les Gilles de Binche dans *les Fêtes de Belgique* (1973)